

LE *DIVAN* DE DIMITRIE CANTEMIR TRADUIT EN ARABE POUR LES CHRÉTIENS DE LA SYRIE OTTOMANE

IOANA FEODOROV

Imprimé au Monastère des Trois Hiérarques de Iassy en 1698, le *Divan ou la querelle du sage avec le monde ou la dispute entre l'âme et le corps* (*Divanul sau gâlceava înțeleptului cu lumea sau giudețul sufletului cu trupul*) était le premier livre que Dimitrie Cantemir envoyait à la typographie. Bien que ce livre ne soit pas devenu par la suite le plus connu des ouvrages du Prince moldave, le *Divan* occupe une place spéciale dans son activité créatrice. Auteur du premier traité de morale philosophique de la littérature de son pays, Cantemir est considéré un pionnier de la discipline de l'éthique en terre roumaine. En composant et en finançant l'impression de ce livre, Cantemir désirait démontrer la richesse de ses connaissances de littérature religieuse et laïque, du grec, du latin, du roumain, du français, de l'italien, du persan et du turc, ainsi que prouver à quel point il maîtrisait les notions les plus avancées de philosophie, d'histoire, de culture occidentale et orientale.

Cantemir divisa le *Divan* en trois parties: *Livre I* – le dialogue entre le Sage et le Monde; *Livre II* – plaidoyer du Sage en faveur de ses idées, un commentaire de la première partie; *Livre III* – accord des positions des deux parties par le triomphe des arguments du Sage contre ceux du Monde. Cette partie est, en fait, la traduction intégrale de l'ouvrage d'Andrzej Wiszowaty *Stimuli virtutum, fraena peccatorum, ut et alia eiusdem generis opuscula posthuma*, imprimé à Amsterdam en 1682. Connu dans les cercles savants comme Andreas Wissovatus, l'auteur était l'un des représentants marquants des Frères Polonais, qui avaient embrassé la doctrine de Fausto Sozzini, ou Faustus Socinus. Leur groupe soutenait au XVII^e siècle le mouvement anti-trinitaire le plus actif de l'Europe Centrale.

Né en 1608, Andrzej Wiszowaty était le petit-fils de Fausto Sozzini. D'esprit curieux, il étudia à Raków, Leyde et Amsterdam, pour voyager ensuite en Angleterre, France, Allemagne, Hongrie et Transylvanie. Les adeptes de Sozzini se déclaraient continuateurs de la Réforme, œuvrant pour l'accomplissement de la tâche assumée par Luther et Calvin. Les anti-trinitariens d'Europe Centrale qui avaient adhéré au Sozzinianisme au XVI^e siècle rêvaient du retour du Christianisme à sa pureté originelle. Ils suivaient les préceptes de la morale chrétienne, en vivant dans l'amour du proche, la miséricorde, l'égalité, la justice sociale, la tolérance et l'harmonie.

Sept ans à peine après que le *Divan* soit imprimé, l'hiérarque syrien Athanase Dabbās acheva une traduction arabe du livre de Cantemir, qui a circulé au Levant, sous forme de copies manuscrites, jusqu'au XIX^e siècle. Il traduisit le *Divan* d'après la version grecque préparée par le professeur de Cantemir, Jérémie Kakavelas, qui portait le titre *Κριτήριο ἢ Διάλεξις τοῦ Σοφοῦ μὲ τὸν Κόσμον ἢ Κρίσις τῆς Ψυχῆς μὲ τὸ Σῶμα*.

À partir du texte roumain que Cantemir lui avait envoyé, Kakavelas avait préparé une version composée dans un mélange de grec littéraire et grec vulgaire, propre à la littérature de Crète à cette époque¹.

Né en 1647 à Damas, Būlos (Paul) Dabbās étudia – à part les matières traditionnelles de la culture byzantine – l’arabe classique, le latin et l’italien, langue étrangère la plus parlée en Syrie à cette époque. Tondu moine au Monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem, important centre de culture spirituelle de l’Orthodoxie orientale, Dabbās y fut élu higoumène et, en 1685, Patriarche de l’Église d’Antioche et de tout l’Orient, prenant le nom d’Athanase III. Il en occupa le siège jusqu’en 1694, quand il se retira temporairement devant un compétiteur, Cyrille V Ibn al-Za’īm², petit-fils du Patriarche Macaire III, qui voyagea dans les Pays Roumains, l’Ukraine et la Russie en 1653–1658³. Reprenant son siège en 1720, Athanase III garda la charge du Patriarcat jusqu’à sa mort en 1724⁴.

Athanase Dabbās séjourna en mars 1700 en Valachie comme hôte du prince Constantin Brâncoveanu, dont la mort martyrique en 1714 fut commémorée d’une façon spéciale en 2014, à l’avènement de trois siècles. À la cour de Brâncoveanu, Dabbās fut traité comme un invité de marque, il devint le conseiller du prince et son confesseur, il oint des évêques et des prêtres, il participa au service de noces de la fille du prince, Safta, avec le grand logothète Iordache Crețulescu, et ensuite au service tenu lors des fêtes que le prince organisa l’11 juillet 1703, lorsqu’il reçut la confirmation au trône de la part du Sultan. Dabbās obtint du prince une gratification annuelle pour l’Église Antiochienne au montant de 500 thalers, provenant du revenu des mines de sel d’Ocnele Mari. Les séjours intermittents du patriarche syrien en terre roumaine jusqu’en 1704 portèrent des fruits importants: en 1702 il écrivit en grec une *Histoire des Patriarches d’Antioche* dédiée à son protecteur valaque, ensuite il obtint son aide pour imprimer des livres religieux en langue arabe. Aux côtés d’Anthime d’Ivir, le typographe et le graveur le plus expérimenté de l’atelier princier, qui grava les lettres arabes, Dabbās imprima deux livres liturgiques: en 1701 un *Missel*, à Snagov (*Liturgikon – Kitāb al-qudusāt al-thalātha al-ilāhiyya*), suivi en 1702 d’un *Livre d’heures* (*Horologion – Kitāb al-Urūlūḡiyūn*), imprimé à Bucarest. Comme Dabbās l’affirme dans la version arabe du *Missel*, Brâncoveanu indiqua à Anthime d’Ivir de «faire une imprimerie arabe,

¹ Voir le *Divan*, édité par Virgil Căndea, Éditions de l’Académie Roumaine, Bucarest, 1974, pp. 44–46.

² Patriarche d’Antioche de juillet à août 1672, ensuite de nouveau approx. 1694–1720.

³ Voir ma nouvelle traduction roumaine commentée, accompagnée de l’édition du manuscrit arabe: *Jurnal de călătorie în Moldova și Valahia (Journal de voyage en Moldavie et Valachie)*, volume publié en 2014 par les Éditions de l’Académie Roumaine avec les Éditions Istros du Musée de Brăila.

⁴ Voir *Relations entre les peuples de l’Europe Orientale et les chrétiens arabes au XVII^e siècle. Macaire III Ibn al-Za’īm et Paul d’Alep. Actes du I^{er} Colloque international, le 16 septembre 2011, Bucarest*, édités par Ioana Feodorov, Éditions de l’Académie Roumaine, Bucarest, 2012; *Actes du II^e Colloque international, le 10 décembre 2013, Bucarest*, textes réunis et présentés par Ioana Feodorov, « Revue des Études Sud-Est Européennes », LII, 2014, no. 1–4, pp. 259–376.

en prenant grand soin et peine»⁵. Avant de partir pour Alep, l'hierarque syrien reçut d'Anthime d'Ivir, sans doute avec l'accord du prince Constantin Brâncoveanu, les outils typographiques employés pour les deux livres réalisés en Valachie. Il poursuivit à Alep, dans un nouvel atelier qu'il fonda au palais métropolitain, l'activité typographique initiée à Snagov. Dabbās reçut l'aide de l'hierarque qui occupait à ce moment-là le siège de l'Église Antiochienne, Cyrille V, petit-fils du Patriarche Macaire III Ibn al-Za'im.

Le programme éditorial de la typographie installée à Alep, dressé en vue d'aider les prêtres arabes, inclut: le *Psautier*, en 1706, 2^e édition en 1709; les *Évangiles*, en 1706, 2^e édition en 1708; en 1707, le *Livre des perles rangées*, comprenant 34 homélies de St. Jean Bouche d'Or; en 1708, le *Livre des Prophéties* et l'*Apôtre*; en 1711, 66 sermons du patriarche Athanase II de Jérusalem, accompagnées d'un panégyrique composé par le patriarche Chrysant Notaras (1707–1731), un sermon de St. Jean concernant la fête de Pâques, l'Oktoïque et l'Épître sur le repentir et la confession, écrite par Dabbās.

Il faut mentionner aussi sa préoccupation de diriger sagement les fidèles de l'Église Antiochienne: il promulgua en 1716, en tant qu'évêque d'Alep, un règlement de conduite qu'il fit graver sur un mur en pierre de la cathédrale d'Alep, concernant plusieurs questions administratives et de conduite – la tenue et le comportement convenable au bon chrétien pour éviter de tomber dans la débauche ou les excès de toutes sortes⁶; la consécration des prêtres pour des mérites et des qualités évidentes («pour éviter les ordinations 'par corruption, par simonie, par recommandation, ou par la force des puissants'»⁷); éloigner les haut fonctionnaires ottomans de l'hierarchie antiochienne («parce qu'ils risquent de négliger leur fonction et qu'ils sont soumis à la pression»⁸) etc. En étudiant attentivement ce mandement d'Athanase Dabbās on peut y retrouver des principes moraux exposés par Cantemir dans son *Divan*, ainsi que les préceptes d'Anthime d'Ivir dans ses homélies (*Didahiile*).

Athanase Dabbās est connu aussi comme auteur de textes et traductions du grec, qui ont enrichi la littérature arabe: à part son *Épître sur le repentir et la confession*, qu'il composa en 1711, il traduisit en arabe le *Triode*, en 1715, il composa en 1719 une anthologie de *Sermons pour les dimanches et les fêtes de l'année*, tandis qu'en 1721 il traduisit des fragments de l'œuvre d'Élias Meniates (1669–1714) *Le début du schisme*.

Les œuvres composées et les livres imprimés par Athanase Dabbās reflètent le climat confessionnel plein de tensions que les actions des missionnaires catholiques avaient générées au Levant, et surtout celles des Jésuites. Les conflits

⁵ *Missel*, Snagov, 1701, second *Préambule*, paragraphe final.

⁶ Bernard Heyberger, *Les chrétiens du Proche-Orient au temps de la Réforme catholique (Syrie, Liban, Palestine, XVI^e–XVIII^e siècle)*, École Française de Rome, Rome, 1994, pp. 135, 162, 533.

⁷ *Ibidem*, p. 92.

⁸ *Ibidem*, p. 100.

entre les orthodoxes grecs et les adeptes de l'union avec Rome ont abouti à la séparation de l'Église Antiochienne en 1724, après la mort du Patriarche Athanase III.

La version arabe du *Divan* porte le titre *Salāḥ al-ḥakīm wa-fasād al-‘ālam al-damīm*, «Salut du sage et perte du monde débauché». Dabbās précisa dès le début qu'il n'était pas l'auteur, mais qu'il traduisit seulement le livre. Le traducteur syrien s'est bien appliqué à transmettre le message plutôt que la forme du texte, à tel point que parfois le texte arabe comporte des variations de contenu. En voilà un seul exemple: au Chapitre 62 du Livre III, désirent restituer la pensée originelle de Cantemir – clairement exprimée par la suite, dans le corps du chapitre – Dabbās remplaça un mot par son antonyme. Le titre arabe est: «Les mystères de Dieu sont cachés», quoique le texte grec (et le roumain) affirmaient: «Les mystères de Dieu sont à découvert».

Par contre, le nom de l'auteur, Dimitrie Cantemir, manque totalement de la traduction arabe, comme aussi toute référence à l'original: pour cette raison l'on crut pendant longtemps que l'auteur de l'ouvrage était soit le Patriarche Dabbās, soit Saint Basile le Grand, mentionnés à ce propos dans les catalogues des collections de manuscrits du Levant. Comme on le sait, la liaison entre la version arabe et l'original a été découverte en 1970 par Virgil Căndea, au cours de ses recherches dans les bibliothèques des monastères du Liban.

On connaît aujourd'hui onze copies manuscrites, dont la plus vaste est celle de Paris (Bibliothèque Nationale de France), datée 1705, qui comprend 281 feuilles recto/verso de format 20 x 14 cm, en écriture *nashī*, avec de rares insertions d'encre rouge. Ce manuscrit fut la base de mon édition et ma traduction en anglais, publiées par les Éditions de l'Académie Roumaine en 2006: Dimitrie Cantemir, *The Salvation of the Wise Man and the Ruin of the Sinful World (Ṣalāḥ al-ḥakīm wa-fasād al-‘ālam al-damīm)*. Ce volume reçut le Prix *Eudoxiu Hurmuzaki* de l'Académie Roumaine pour éditions de textes.

La version finale du texte arabe de Dabbās fut réalisée avec la contribution du moine maronite Gabriel Farḥāt, qui prit le nom de Germanos lors de son élection en tant qu'évêque maronite d'Alep, en 1725⁹. Plusieurs ouvrages du Patriarche Athanase III portent l'empreinte de ce grand savant, connu pour ses travaux lexicographiques et ses traductions du grec à l'arabe¹⁰. Le colophon du manuscrit de la Bibliothèque Nationale de France signale le travail de «l'humble serviteur [de Dieu] Ġibrīl Farḥāt, moine maronite d'Alep», qui «a écrit, a donné une tournure arabe et a mis les mots sur le papier de sa main périssable».

⁹ Pour la biographie et les œuvres de Gabriel Farḥāt voir Joseph Féghali, *Germānos Farḥāt, Archevêque d'Alep et arabisant (1670–1732)*, dans „*Melto. Recherches orientales*”, Université Saint-Esprit, Kaslik – Jounieh, II, 1966, no. 1, pp. 115–129; Nahhād Razzūq, *Germānūs Farḥāt – ḥayātu-hu wa-‘āṭāru-hu (Germanos Farḥāt – Sa vie et ses œuvres)*, Kaslik, 1998.

¹⁰ J. Féghali, *Germānos Farḥāt*, pp. 117–118, 128; Joseph Nasrallah, *Histoire du mouvement littéraire dans l'église melchite du V^e au XX^e siècle*, Éditions Peeters – Chez l'Auteur, Louvain – Paris, 1979, vol. IV, t. I, pp. 137, 139–140, 144.

Je vais évoquer en ce qui suit seulement quelques arguments en faveur de ma théorie sur la possibilité qu'Athanase Dabbās avait l'intention de faire imprimer la version arabe du *Divan* dans l'atelier qu'il avait installé à Alep l'année-même de l'achèvement de sa traduction en arabe, en 1705. J'esquisse ici une partie des résultats des recherches que je poursuis depuis plusieurs années concernant la contribution roumaine à l'initiation de l'imprimerie en Orient durant le règne du prince Constantin Brâncoveanu.

Le premier argument est apporté par les omissions de la version arabe du *Divan*. Il en manque tous les textes liminaires, et premièrement l'épître dédiée par Cantemir à son frère Antioh, seigneur de la Moldavie – un geste de diplomatie et de politique pas seulement locale. Car Dimitrie passait sous le silence le fait qu'il n'avait pas demandé l'aide financière de son frère pour faire imprimer son livre, il n'avait même pas demandé son accord. Aussi, il aurait aimé lancer un message d'harmonie en famille pour l'attention des ennemis qui colportaient les nouvelles d'une compétition des frères Cantemir pour le trône de la Moldavie.

Les deux textes qui suivent dans le livre de Cantemir manquent aussi de la version arabe: l'épître de Cantemir *Au lecteur*, une sorte de résumé de l'ouvrage, et la lettre adressée à Cantemir par son maître Jérémie Kakavelas, qui le loue pour «le premier fruit de son apprentissage» et «la noblesse de son esprit», qui avait engendré «mille fois des fruits de sagesse»¹¹. En éliminant ces trois textes de la version arabe le traducteur dévoile son intention de cacher le nom de Dimitrie Cantemir. À part sa gratitude pour le prince Constantin Brâncoveanu, qui aurait pu être mécontent de l'attention accordée à son adversaire, dont les idées auraient ainsi circulé au Levant, Dabbās pensait sûrement aussi au péril de voir sa traduction interdite par les autorités ottomanes des provinces orientales, qui auraient pu s'inquiéter à propos des textes chrétiens et de leurs auteurs, connus pour leurs intérêts politiques à la Porte. Il faut se souvenir que pour être confirmé sur le siège patriarcal d'une Église orientale, le candidat devait demander le *firman* et la *barā'a* (bénédiction) d'Istanbul. Et ça dépendait de l'aboutissement des luttes entre les diverses forces en jeu dans la capitale de l'Empire: les nobles et les fonctionnaires de la Cour ottomane, les ambassadeurs étrangers, le Patriarche grec et celui des Arméniens.

Il manque aussi du texte arabe intégralement l'Introduction au Livre III, où Cantemir résumait le livre d'Andreas Wissovatius qu'il avait repris dans son ouvrage. C'est assez surprenant que le nom de cet auteur anti-trinitarien, mentionné par Cantemir au Livre II, Ch. 82, est toujours présent dans le texte arabe, tandis que le nom de Cantemir, un auteur grec-orthodoxe, manque du livre tout entier.

Les noms des typographes, Athanase et Dyonisius, ont été occultés aussi, ainsi que les deux *Tables* de la fin du texte grec, l'une concernant les deux premiers Livres, l'autre concernant le texte de Wissovatius. Si les noms des typographes n'étaient plus significatifs dans un livre imprimé par d'autres apprentis, dont l'original ne pouvait plus être identifié par le lieu de l'imprimerie, la date, le titre

¹¹ *Divanul*, édition Virgil Cândeă, Éditions de l'Académie Roumaine, Bucarest, 1974, p. 119,121.

ou même l'auteur, les Indices de la version grecque n'étaient plus utiles pour la traduction arabe, qui aurait reçu de nouveaux indices pendant l'étape finale de préparation pour l'impression.

Au lieu des épîtres liminaires, la version arabe comprend un texte composé, vraisemblablement, par le maronite Gabriel Farḥāt. Son contenu est une preuve convaincante de la signification spéciale des rapports entre les Roumains et les Arabes chrétiens des provinces ottomanes. Le texte de Cantemir y est présenté comme «un remède pour tous les maux, une lumière pour tout aveuglement, une épée à deux tranchants», tandis que sa traduction en arabe est due au désir du Patriarche d'offrir à son Église un texte utile à la «lutte intérieure» de chaque croyant avec ses tentations et ses faiblesses. La *basmala*, formule introductive répétée au début de tous les trois Livres, dit: «Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, Dieu Un, Amen». À la fin du XVII^e – début du XVIII^e siècle, vivant dans une société musulmane en majorité, c'était important pour les Arabes chrétiens d'affirmer leur foi en un seul Dieu et non pas en trois dieux, comme certains théologiens musulmans les accusaient, incapables de saisir le dogme trinitaire. Cette «adaptation locale» indique l'intention de Dabbās de faire circuler sa traduction du *Divan* parmi les lecteurs arabes de l'Empire Ottoman – chrétiens ou bien musulmans.

Trois passages omis de l'œuvre de Cantemir concernaient le Purgatoire. Leur absence de la version arabe montre l'intention du traducteur d'éviter le rejet de son travail tant par les lecteurs inclinés vers l'union avec l'Église de Rome que par les autorités ottomanes, qui essayaient de bloquer tout prétexte pour un conflit religieux. Les commentaires de Cantemir sur le Purgatoire auraient pu déranger aussi les missionnaires venus d'Europe de l'Ouest, dont les activités au Levant furent très soutenues de 1670 à 1730. Il est connu que Dabbās avait pris ses premières leçons de grec à l'école des Jésuites de Damas et que plus tard, quand il était supérieur du monastère de Bethléem, il avait été en bonnes relations avec ses voisins franciscains. En fait, même la décision du hiérarque antiochien de traduire et de faire circuler le *Divan* sous forme imprimée pourrait être liée aux actions des missionnaires catholiques en Syrie, décrites comme suit par l'érudit spécialiste du Proche Orient chrétien Bernard Heyberger: «Plus généralement, le discours sur l'ignorance est commun à tous les missionnaires du début du XVII^e siècle. Il s'accompagne chez eux de la certitude que l'hérésie et le schisme ne tiennent qu'au manque de science, auquel les lumières qu'ils diffusent ne tarderont pas à porter remède. (...) C'est le moment où l'on découvre le contraste opposant partout la culture de la Réforme, fondée sur la large diffusion de l'écrit imprimé, et une culture traditionnelle, où le texte manuscrit est rare, où les formes orales de communication dominant. (...) Il n'en demeure pas moins que, mesurant leur culture à l'aune de la culture humaniste occidentale, les Orientaux eux-mêmes prennent conscience d'une réelle carence»¹².

¹² B. Heyberger, *Les chrétiens du Proche-Orient*, pp. 140–141.

Dans ces circonstances, le livre de Cantemir était une preuve incontestable que les chrétiens attachés aux Églises orientales étaient au courant des idées et des discussions théologiques et philosophiques les plus récentes. Il démontrait aussi une connaissance excellente de la littérature sapientielle et spirituelle de l'Occident, interprétée du point de vue de la tradition orthodoxe. S'appuyant sur de riches citations, bien interprétées par un prince de l'Est de l'Europe ouvert aux idées novatrices des philosophes d'Occident, ainsi qu'aux traditions orientales, la collection d'enseignements éthiques de Cantemir était un adage des plus bénéfiques à la littérature arabe chrétienne de l'époque. Cette conception est confirmée par Bernard Heyberger: «Comme l'érudition dans l'ensemble du monde musulman à l'époque ottomane, la production savante des chrétiens arabes est surtout dominée par la copie d'ouvrages plus anciens et par la compilation, qui ne sont pas pour autant négligeables. (...) L'œuvre dogmatique, la philosophie et la théologie sont presque entièrement absentes des catalogues de manuscrits. Il en est de même des ouvrages de spiritualité»¹³.

Il manque toutefois de la version arabe du *Divan*, surtout du Livre III, de nombreuses références aux écrits d'auteurs occidentaux qui n'étaient point accessibles, ni en traduction arabe, ni en version originale. Par exemple, pour démontrer que «le Monde te loue non pas pour ton bien, mais plutôt pour ton mal», le Livre II, Ch. 78 finit par des références à Seneca, enlevées dans la version arabe. Les citations et les références à Epictète, Caton, Plutarque, Juvénal, Tacite Cicero etc. du Livre III manquent complètement. Les écrits d'Homer et d'Hésiode sont cités, mais sans la mention des auteurs. Toutefois, l'affirmation de Cantemir au Livre III, Ch. 31: «Ainsi Seneca, quoiqu'il était païen...» (traduit du mot latin *ethnicus*, devenu en grec *ethnikos*) est omise par Dabbās. Cité de nouveau au Ch. 76, le penseur grec est présenté comme «philosophe de la nature» (en arabe, *al-faylasūf al-ṭabī'ī*), expression employée par les écrivains arabes de l'époque classique, tels Al-Ghazali.

L'un des passages modifiés le plus sévèrement est celui du Livre III, Ch. 39: «Lisons d'autres écrivains salutaires», en version arabe: «Lis les livres et les enseignements des saints». Les sources indiquées ont été largement modifiées, de telle manière à inclure des traductions et des adaptations en arabe, ou qui étaient aisément accessibles aux chrétiens arabes, en version grecque. En tant que prêcheur dont les sermons étaient suivis par de nombreux croyants de toutes les convictions au cours des services des dimanches et des fêtes, Dabbās voulait répandre les enseignements chrétiens inscrits dans les livres des grand Pères de l'Église originaire. Ainsi, en arabe les sources recommandées sont *Imitatio Christi*, *L'Échelle des vertus*, *Le Jardin spirituel*, les sermons de St. Jean Bouche d'Or, de St. Ephrem le Syrien, d'Isaac le Syrien, les écrits de St. Athanase, Grégoire, Cyrille et Basile le Grand etc. Certains des textes recommandés étaient l'œuvre d'auteurs

¹³ *Ibidem*, pp. 147–149.

catholiques; toutefois, comme note Gérard Duverdier à propos de la version arabe d'*Imitatio Christi*: «Mais ce livre était aussi un classique protestant; devant les textes de piété les différences confessionnelles s'estompent...»¹⁴.

Enfin, la langue employée pour traduire le livre de Cantemir indique une aspiration de voir ce livre diffusé aussi largement que possible. Le vocabulaire et la syntaxe de la version arabe du *Divan* sont parfaitement accessibles et agréables à un public arabophone, chrétien ou bine musulman. Les mots d'origine grecque sont plutôt rares pour une traduction de cette langue, vu que l'arabe parlé et écrit par les chrétiens du Levant comprenait toujours un grand nombre de grecismes. Voilà une autre raison de penser que la version arabe du *Divan* ne s'adressait pas seulement au clergé, mais qu'elle avait été créée pour les hommes du peuple aussi, parce que le message du livre leur était également profitable. L'appel de l'évêque de convictions orthodoxe à l'adresse d'un moine d'une autre confession, son intention de «ménager» les sensibilités locales démontrent que la version arabe était destinée à une large distribution par son impression dans l'atelier tout nouveau d'Alep.

Pourquoi est-ce que la version arabe du *Divan* ne fut plus imprimée? J'ai répondu à cette question dans ma contribution à un volume collectif en cours de préparation aux Éditions «Saint Anthime d'Ivir» de l'Archevêché de Râmnic. Bref, il est probable qu'après 1711 des livres cessèrent à être imprimés à Alep, parce qu'Athanase Dabbās était resté sans ressources financières pour continuer l'activité assez couteuse de l'atelier typographique. Ses bienfaiteurs et protecteurs, le prince Constantin Brâncoveanu, Ivan Mazepa, le hetman des Cosaques, le Patriarche Cyrille V ne pouvaient plus l'aider. Les messages envoyés par écrit au Tsar de Moscou n'aboutirent à rien – il ne reçut même pas de réponse.

Le texte du *Divan* a été enrichi d'éléments propres à la culture et la civilisation arabes chrétiennes, qu'Athanase Dabbās a représentées d'une manière brillante. Vu que la version arabe du *Divan* contenait des enseignements moraux et des conseils de conduite juste, qu'elle n'apportait aucune offense aux musulmans, le public récepteur de cette œuvre aurait pu être plus nombreux même que Dabbās l'avait pensé. Enrichi de versions en grec et en arabe, ce fut la chance du *Divan* d'être accessible à un public plus large que ses autres écrits – un cas unique de transfert culturel entre Raków, Amsterdam, Iassy et Alep, en parcourant une période de pas plus de 23 ans.

¹⁴ Gérard Duverdier, *Livres pour le Liban. Défense de l'orthodoxie et lutte des influences*, dans *Le livre et le Liban jusqu'à 1900*, volume dirigé par Camille Aboussouan, Paris, UNESCO – AGECOOP, 1982, p. 195.